



## Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA

Hors-série n° 4 | 2011  
Autour de l'autel chrétien médiéval

---

# Le cheveu sur l'autel : Remarques sur un rite de dédition personnelle

David Lavergne

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cem/11794>  
DOI : 10.4000/cem.11794  
ISSN : 1954-3093

### Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

### Référence électronique

David Lavergne, « Le cheveu sur l'autel :  
Remarques sur un rite de dédition personnelle », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 4 | 2011, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 01 mai 2019. URL :  
<http://journals.openedition.org/cem/11794> ; DOI : 10.4000/cem.11794

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Les contenus du *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

# Le cheveu sur l'autel : Remarques sur un rite de dédition personnelle

David Lavergne

---

- 1 L'autel médiéval chrétien, où s'accomplit le mystère eucharistique, joue aussi un rôle en dehors des célébrations ordinaires de la messe. Il matérialise l'endroit le plus sacré de l'église tout en conservant sa fonction fondamentale de table d'offrande (*mensa*), sur laquelle sont déposés les différents ustensiles que le célébrant manipule durant la communion, comme le calice ou la pyxide, qui sont ensuite rangés dans la sacristie. En temps normal, rien ne doit encombrer l'autel, ce qui confère d'emblée à tout ce qu'il reçoit, même brièvement, une valeur religieuse particulière. Or, les sources font état d'autres catégories d'objets, a priori sans rapport direct avec la liturgie, déposés sur l'autel dans le cadre de rituels qui ne relèvent pas toujours d'une codification rigoureuse. C'est notamment le cas des offrandes capillaires, que l'on entrevoit à partir du sixième siècle, époque où la tonsure cléricale se généralise en Occident, une forme originale d'oblation dont nous allons tenter de saisir la signification et la portée.
- 2 Un certain nombre de travaux récents ont mis en évidence la complexité de la symbolique de la chevelure et de la pilosité durant le Moyen Âge<sup>1</sup>. Largement tributaires de la philosophie et de la médecine antiques, les Pères de l'Église ont surtout développé leurs réflexions sur ce point à partir de commentaires des textes bibliques. L'adoption de la tonsure en couronne, source de conflits entre Rome, Byzance et le clergé irlandais, se traduit ensuite par l'élaboration d'une véritable théologie capillaire dont l'histoire reste à écrire. Les usages en vigueur chez les laïcs, en particuliers les rites de passage hérités du passé romain ou des peuples germaniques, sont « christianisés » tout en conservant des caractères spécifiques<sup>2</sup>. De ce processus d'adaptation découle un ensemble de pratiques « para-liturgiques » mettant en jeu la chevelure ou la pilosité faciale, inégalement documentées dans le temps comme dans l'espace et qui mériteraient d'être répertoriées avec soin. Nous nous bornerons ici à évoquer certaines d'entre elles, dès lors qu'elles font intervenir l'autel.

- 3 En Orient aussi bien que dans la chrétienté latine, les rituels de la profession monastique du haut Moyen Âge comprennent la tonsure et la prise de l'habit au terme d'un noviciat de plus ou moins longue durée<sup>3</sup>. Ces deux éléments complémentaires peuvent être simultanés ou au contraire différés selon les règles. À Byzance, le cérémonial connu sous le nom de *microschème* et définitivement codifié aux alentours du IX<sup>e</sup> siècle, prévoit que le candidat remette par trois fois les ciseaux liturgiques au prêtre qui déclare les recevoir du Christ lui-même. Le novice tonsuré en forme de croix endosse aussitôt après les vêtements déposés depuis la veille sur l'autel afin de les sanctifier<sup>4</sup>. D'après Syméon de Thessalonique (mort en 1429), le prêtre dépose les cheveux sur l'autel « en tant que prémices et présent offerts à Dieu »<sup>5</sup>. Il entre sans doute dans sa description une part d'interprétation personnelle, ne serait-ce qu'au travers de l'analogie qu'elle suggère entre l'offrande capillaire et les saintes espèces. La notion de prémices, en particulier, mériterait une étude plus approfondie dans ce contexte sacrificiel, d'autant que Syméon a beaucoup écrit sur la symbolique de l'autel. Il n'en était pas moins moine au moment de son élection et l'on ne peut le soupçonner d'avoir imaginé de toutes pièces cette partie du rituel. Le va-et-vient des ciseaux conférés par le Christ, ultime destinataire de la parure capillaire du novice, trouve ici une issue logique. Les cheveux, comme on pouvait s'y attendre, ne demeurent pas sur l'autel. Après la cérémonie, le célébrant doit, toujours d'après Syméon, les déposer « dans un lieu saint », sans plus de précision<sup>6</sup>. Il lui est défendu de les jeter, évitant de la sorte tout risque de profanation. Chez les chrétiens arméniens, l'habit du religieux ainsi que les ciseaux sont préalablement disposés devant l'autel. La tonsure est décrite comme un signe d'obéissance au supérieur du monastère qui devient, dit-on, le « père de la chevelure » du nouveau moine<sup>7</sup>. Ni les rituels, ni les prières qui les accompagnent ne s'attardent donc vraiment sur le devenir des cheveux coupés, que les Églises orientales semblent éviter de mettre directement en contact avec l'autel. Elles introduisent en revanche une dimension relationnelle inséparable de la tonsure.
- 4 Dans l'Antiquité, l'expression *comam ponere* ou *deponere* revêtait un sens précis, celui de couper tout ou partie de sa chevelure pour la consacrer à une divinité dont on espérait la protection<sup>8</sup>. La tonsure chrétienne en milieu monastique ne dérive pas de cette pratique, même si la formule s'emploie précocément au sujet du laïc qui entre en religion<sup>9</sup>. Dès le départ, la tonsure est à envisager sous l'angle des relations interpersonnelles entre le novice et le saint dont l'abbé fait figure d'héritier ou de représentant. C'est ce que suggère en raccourci le formulaire arménien. La profession, qui fait du moine le *servus* du saint, induit un rapport inégal, dissymétrique, dont la tonsure est la marque tangible et, en principe, ineffaçable.
- 5 Les règles monastiques qui fleurissent en Occident durant le haut Moyen Âge insistent toutes sur la soumission du moine au Christ et au supérieur, mais diffèrent quant aux modalités d'admission des candidats. Celle que l'évêque Aurélien d'Arles (556) compose pour la communauté qu'il a fondée dans sa cité mentionne la tonsure, en précisant que les cheveux coupés du laïc « seront déposés dans la confession pour y servir de témoignage »<sup>10</sup>. Le *testimonium* invoqué ici est un terme à la fois juridique et théologique. Aurélien ne se contente pas d'un rapprochement solennel, mais temporaire, du mobilier liturgique et de la chevelure ; il fait de celle-ci un gage donné par le postulant et placé désormais auprès des reliques du saint, a priori dans une position clé par rapport à l'autel. L'archéologie n'a malheureusement pas été en mesure de retrouver les vestiges de cette église, et par conséquent de mieux connaître les dispositions respectives de la confession et de l'autel<sup>11</sup>.

Les autres règles de cette époque sont muettes sur la destination des cheveux, ce qui rend ce passage d'autant plus précieux. D'autres communautés ont pu adopter -ou adapter- l'usage prescrit par Aurélien, qui appelle la comparaison avec une clause du Testament de l'évêque Bertram du Mans, mort en 616. Celui-ci déclare léguer cent *solidi* « au tombeau de mon seigneur et patron particulier saint Martin où j'ai déposé ma chevelure »<sup>12</sup>. Dans sa concision, la formule soulève quelques questions. Bertram a-t-il été moine ou fait-il allusion à son admission au sein du clergé séculier ? Doit-on comprendre qu'il a réellement « posé » ses cheveux sur le tombeau du saint ? Grâce aux fouilles et surtout à Grégoire de Tours l'on sait qu'au sixième siècle l'autel majeur de la basilique funéraire de Saint-Martin de Tours était bien distinct du tombeau revêtu de marbre qui se trouvait à l'arrière, aménagé dans une abside accessible aux pèlerins<sup>13</sup>. Cette organisation suggère que *sepulcrum* doit ici être pris au sens strict, l'accent étant mis sur la proximité entre l'offrande capillaire et les reliques du saint.

- 6 Contrairement à d'autres, la règle bénédictine dissocie la tonsure du novice, qu'elle ne détaille pas, de la profession monastique. L'un des temps forts de celle-ci intervient au moment où le candidat promet « persévérance, bonnes mœurs et obéissance », promesse qui se traduit par le dépôt sur l'autel d'un formulaire écrit (*petitio*)<sup>14</sup>. L'engagement revêt ainsi un caractère sacré, dont le Christ et/ou le saint, que l'autel rend en quelque sorte physiquement présents, deviennent les garants. Dans son commentaire de ce passage de la règle, Smaragde de Saint-Mihiel reconnaît que, ce faisant, le nouveau frère se place en même temps que son avoir sous la tutelle de l'abbé et du monastère : dédition matérielle et dédition personnelle vont toujours de pair<sup>15</sup>. Avant d'être archivée, la *petitio* transite par l'autel qui joue pleinement son rôle de table d'offrandes.
- 7 Les coutumes de Cluny sont plus disertes sur le cérémonial de la tonsure que la règle de saint Benoît. Instruit au préalable des dures réalités de la vie monacale, le candidat est conduit dans le chœur à l'issue de la messe. On le fait s'asseoir sur un siège placé contre l'autel majeur et on lui coupe les cheveux en couronne. Le maître des novices l'amène ensuite dans le vestiaire en vue de lui remettre l'habit monastique<sup>16</sup>. Le temps de la cérémonie, le tonsuré se rapproche de l'autel, sur lequel sont peut-être déposés les ciseaux ou le rasoir.
- 8 Les sources hagiographiques permettent parfois d'observer le déroulement du rituel tout en signalant des variantes de détail, témoin le récit de la vie de saint Maur racontant les circonstances de l'entrée en religion du noble Florus en présence du roi Théodebert, de saint Maur et d'un grand concours de peuple. Florus se présente devant l'autel et y dépose solennellement son baudrier militaire, insigne de son rang. Il est ensuite tonsuré, le monarque et certains de ses *optimates* se coupant également les cheveux à cette occasion<sup>17</sup>. Le sens de ce geste tout à fait inhabituel n'est pas évident, et l'on aimerait savoir ce que les participants font exactement de leurs cheveux. Il est peu probable qu'ils les laissent tomber par terre sans autre forme de procès. Tout se passe en l'occurrence comme si, dans une sorte d'élan quasi mystique alors que la tension émotionnelle est à son comble (le roi se met, dit-on, à pleurer), les nobles présents, qui voient l'un d'entre eux quitter leur groupe, s'administrent une sorte de tonsure symbolique pour se montrer solidaires de lui. Sinon, peut-être faut-il envisager une forme de confirmation collective de l'engagement qui vient d'être pris. Il est impossible d'affirmer que leurs cheveux rejoignent alors la ceinture *super altare*, mais on est tenté de leur conférer, toutes proportions gardées, une signification voisine de celle du *testimonium* d'Aurélien. Saint Maur était un disciple de saint Benoît, et pourtant la confrontation de ce récit avec la règle bénédictine révèle bien

un certain écart entre la lettre et la pratique. Les étapes fondamentales de la profession cénobitique (promesse de renoncement au siècle, tonsure, prise de l'habit) sont toujours présentes, mais s'articulent différemment d'une obédience à l'autre.

- 9 A ce stade, force est de constater que les documents latins ou byzantins relatifs à la tonsure monastique relient davantage les cheveux eux-mêmes avec la sépulture ou les reliques des saints qu'avec l'autel proprement dit. Dans ce contexte, celui-ci sert plutôt de présentoir des ustensiles sacrés et non de réceptacle. On pourrait supposer, de la part de l'Église, certaines réticences à mettre directement en contact une matière que certains théologiens jugent « morte », voire impure, et la *mensa* liturgique. Cette hypothèse toute théorique est amplement démentie par une série de témoignages où il est réellement question de cheveux déposés sur l'autel par des laïcs.
- 10 L'un des tout premiers en date, s'il ne s'agit pas d'un apocryphe, est signalé par l'irremplaçable Ducange, qui fait état d'une charte de 697 émanant d'un certain Pandulf, *princeps* lombard de Conza et de Rapolla en Italie du sud. Ce document relate comment Pandulf s'est « donné » à Dieu en présence de l'abbé de Saint-Michel (du Vulturne, près de Melfi) et de ses moines regroupés *coram altare*. Après s'être déchaussé, le prince est monté jusqu'à l'autel où il a offert une mèche de ses cheveux. En contrepartie, les frères l'ont accueilli dans leurs prières et ont inscrit son nom, ainsi que celui de ses parents, dans le livre d'oraisons du monastère<sup>18</sup>. Faute de références précises et après d'infructueuses recherches, il n'a pas été possible de contrôler l'authenticité de ce texte, ni de trouver d'autres mentions de ce *princeps* dont le patronyme rappelle celui des seigneurs lombards de Bénévent. Cependant, même si l'acte s'avérait faux, le scénario qu'il décrit reflète certainement, y compris dans le détail, un usage bien réel, en vertu duquel des laïcs s'agrègent à une communauté monastique sans se faire moines eux-mêmes, afin d'en recueillir des bénéfices spirituels. Une notice de la *Chronique du Mont-Cassin* cite un cas de dédition personnelle similaire sous l'abbatiate d'Angelarius (883-889), ce qui confirme l'existence de cette pratique en Italie à l'époque carolingienne<sup>19</sup>.
- 11 Dans le cadre de son étude sur les guérisons miraculeuses en France au cours des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles à partir des sources hagiographiques, P.-A. Sigal a recueilli plusieurs mentions de « sainteurs », personnages se plaçant volontairement dans la dépendance d'un saint guérisseur à laquelle ils versent un cens (d'où l'appellation de *censuales*)<sup>20</sup>. Leur engagement s'accompagne parfois d'un acte symbolique qui revêt la forme d'une coupe de cheveux marquant leur nouvel état de « serviteurs » du saint. Le cens, en argent ou en nature, est déposé sur ou devant l'autel, détail qui n'est pas sans rappeler le dépôt de la promesse écrite lors de la profession monastique. Là encore, les textes examinés restent relativement allusifs en ce qui concerne le devenir des cheveux. Ainsi, nous dit-on, un homme s'étant rasé la tête se déclare *servus* de sainte Rictrude, qui l'a guéri de sa cécité, moyennant le versement de deux deniers annuels. L'hagiographe ajoute que Simon, le chapelain de Bernard de Clairvaux, a été témoin du miracle et a vu les cheveux coupés, sans malheureusement préciser à quel endroit<sup>21</sup>.
- 12 En territoire germanique, les *Miracula S. Cunegundis* évoquent le cas d'une jeune fille de Nuremberg qui, ayant retrouvé l'usage d'une main paralysée à force de prières, cède sa chevelure coupée en témoignage de sa guérison<sup>22</sup>. Il n'est pas du tout certain qu'il faille la ranger dans la catégorie des sainteurs ; pour exprimer sa reconnaissance, elle laisse auprès de la sainte une part d'elle-même, peut-être faute d'avoir autre chose à donner. On ne conçoit guère de lien direct entre le membre guéri et les cheveux, qui ont ici davantage valeur d'ex-voto que de gage au sens juridique du terme. Néanmoins, il est

impensable que cet ex-voto capillaire ait été abandonné n'importe où. Une station préalable sur ou à proximité de l'autel avant d'être exposé à la vue des fidèles paraît dans ce contexte plus que vraisemblable. Notons au passage que ce récit soulève la question de l'accès éventuel des femmes à l'autel, que prohibe la collection canonique connue des juristes et des théologiens sous le nom de concile de Laodicée<sup>23</sup>.

- 13 Il arrive que des membres de la noblesse confirment une donation pieuse par un acte apparemment similaire. Ducange cite un extrait d'une charte du duc Alain de Bretagne qui, pour une fois, déclare sans ambiguïté déposer ses cheveux sur l'autel à titre de témoignage, en même temps que le rasoir (*culter*) qui a servi à les couper<sup>24</sup>. Les deux objets, mèche et instrument, peuvent par ailleurs s'y retrouver lors des cérémonies accompagnant l'investiture vassalique<sup>25</sup>. Telles sont, brièvement énumérées, les circonstances au cours desquelles l'autel est susceptible de recevoir des cheveux.
- 14 Sans perdre de vue ni la diversité des pratiques, ni les lacunes de notre documentation, il semble que le don de soi et la volonté d'en laisser une trace tangible soient au cœur de cette démarche singulière. En reconnaissant le Christ lui-même dans l'autel, les théologiens médiévaux confèrent à ce dernier une dimension « personnelle », comme cela a pu être le cas de l'église toute entière<sup>26</sup>. A sa manière, l'autel rend le Christ ou le saint physiquement présent<sup>27</sup>, de sorte que les expressions *sancto se tradere* et *altari se offere* employées au sujet des saints puissent être réellement perçues comme équivalentes. Les moines parvenus au terme de leur noviciat aussi bien que les laïcs qui s'engagent vis-à-vis de Dieu ne se contentent pas d'une déclaration de vive voix. L'engagement requiert la transmission d'un objet qui le rend valide, d'où l'insistance sur la notion de *testimonium*. La charte de profession monastique comme le boudrier de Florus acquièrent ce statut non seulement en raison du caractère solennel de leur transmission devant une assistance plus ou moins nombreuse, mais aussi du fait de leur dépôt sur l'autel. L'offrande de la chevelure, qui s'inscrit dans une logique à la fois de renoncement et de soumission, revêt dans ce contexte un caractère particulier, puisque l'objet transmis émane directement du corps ou de la personne du donateur. Le séjour sur l'autel ne sanctifie pas à proprement parler les cheveux coupés : il sacralise un changement de condition sociale, accentuant la dimension initiatique des cérémonies qui ont pour cadre l'église mais qui font intervenir des laïcs. La tonsure ecclésiastique, dans laquelle les théologiens voient la transposition de la couronne d'épines du Christ, a sans doute exercé une influence sur le déroulement de ces rites en tant que point d'orgue du rapprochement de la chevelure et du sacré.

---

## NOTES

1. R. BARTLETT, « Symbolic Meanings of Hair in the Middle Ages », in *Transactions of the Royal Historical Society*, 6<sup>e</sup> série, n° 4 (1994), p. 43-60 ; G. CONSTABLE in R.B.C. HUYGENS (éd.), *Apologia de barbis*, Turnhout, 1985 (CCCM 62), p. 47-130. Pour le monde byzantin, v. M.-F. AUZÉPY, « Prolégomènes à une histoire du poil », *Mélanges Gilbert Dagron*, Paris, 2002, p. 1-12..

2. C'est le cas notamment de la coupe de la première barbe (*depositio barbae* ou *barbatoria*), coutume romaine attestée durant l'Antiquité tardive en Italie et en Gaule: Paulin de Nole

accomplit ce rite sur la tombe de son patron saint Félix (*Carm.* 21, 377 ; CSEL 30, p. 170) et Grégoire de Tours y fait allusion (*Hist. Franc.* 10, 16 ; MGH, SRM I,1, p. 427). A Byzance, Constantin Porphyrogénète décrit le cérémonial prévu pour la première coupe de cheveux solennelle du prince héritier (*De Ceremoniis* 2, 23 ; PG 112, c. 1153-1157). Les *Ordines* des Églises romaine et franque contiennent des oraisons prononcées lors de telles occasions : v. A. CHAVASSE, *Le Sacramentaire Gélisien* (Vat. Reg. 316), Paris-Tournai, 1957, p. 451-452 ; H. LIETZMANN, *Das Sacramentarium Gregorianum*, Münster, 1958, p. 126-127.

3. G. CONSTABLE, « The Ceremonies and Symbolism of Entering Religious Life and Taking the Monastic Habits from the Fourth to the Twelfth Century », *Settimane di Spolète* 23, 1987, t. 2, p. 771-834.

4. J. GOAR, *Euchologion sive Rituale Graecorum...*, Venise, 1730, p. 385-386 ; P. RAFFIN, *Les rituels orientaux de la profession monastique*, Bellefontaine, 1992, p. 46-47.

5. Syméon de Thessalonique, *De Poenitentia*, 272 (PG 155, c. 497). Ph. GOBILLOT, « Sur la tonsure chrétienne et ses prétendues origines païennes », *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, t. XXI, 1925, p. 453.

6. Syméon de Thessalonique, *De Sacram.* 67 (PG 155, c. 231). Cette recommandation concerne la tonsure administrée lors du baptême des enfants. On peut supposer que le traitement des cheveux des moines s'entourait des mêmes précautions ; v. Ph. GOBILLOT, *op. cit.*, p. 451.

7. J. GOAR, *op. cit.*, p. 390-391 ; P. RAFFIN, *op. cit.*, p. 67-72.

8. Martial, *Epigr.* 9, 16, 1 ; Ovide, *Met.* 3, 506 ; cf. Pétrone, *Satir.* 104.

9. Paulin de Nole, *Carm.* 24, 679 (CSEL 30, p. 229) ; *Vita Wandregisili* 4 (MGH, SRM V, p. 15). Pour l'époque paléochrétienne, l'ouvrage de L. TRICHET, *La tonsure*, Paris, 1990, n'a pas complètement surpassé l'article de H. LECLERCQ, « Tonsure » in D. CABROL (éd.), *DACL*, Paris, 1953, t. XV, 2, c. 2430-2443. Sur ce point, les apocryphes chrétiens n'ont pas été suffisamment exploités.

10. Aurélien d'Arles, *Reg. Monach.* 4, 1-2 (PL 68, c. 389) : *Si quis laicus tonsurandus est, de capillis illius in confessione mittatur, ut ei in testimonio sit. Quod si tonsoratus, aut in habitu religioso venerit, non excipitur, nisi ut superius diximus, chartas de eo quod proprium in saeculo habuerat, faciat* ; tr. V. D'ESPREZ, *Règles monastiques d'Occident IVe-VIe siècle d'Augustin à Ferreol*, Bellefontaine, 1980, p. 230.

11. N. GAUTHIER & J. Ch. PICARD, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, t. III, *Provinces ecclésiastiques de Vienne et d'Arles*, Paris, 1986, p. 82-83 ; M. HIEJMANS, *Arles durant l'Antiquité tardive. De la Duplex Arelas à l'Urbs Genesii*, Rome, 2004, p. 294-295.

12. Testament de Bertam du Mans (PL 80, c. 407) : *tunc per manum archidiaconi centum solidi per domnum episcopum Turonicae civitatis ad sepulcrum dom(i)ni et peculiaris patroni Sancti Martini Antistitis ubi comam deposui* ; v. P. BROWN, *La société et le sacré dans l'Antiquité tardive*, Paris, 1985, p. 192, n. 34.

13. L. PIETRI & J. BIAIRNE, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, t. V, *Province ecclésiastique de Tours*, Paris, 1987, p. 32-33 ; L. PIETRI, « Tours. Basilique Saint-Martin », *Les premiers monuments chrétiens de la France*, t. 2. *Sud-Ouest et Centre*, Paris, 1996, p. 109.

14. *Règle bénédictine*, 58, 17-23 (SC 182, p. 630) ; cf. Cassien, *Inst.* 4, 5 (SC 109, p. 126) et la *Règle du Maître*, 89, 17-23 (SC 106, p. 374). La *petitio* se fait « au nom des saints dont les reliques sont présentes et de l'abbé ». Sur les implications de ce geste, v. A. ANGENENDT, « *Cartam offere super altare*. Zur Liturgisierung von Rechtsvorgängen », in *Frühmittelalterliche Studien* 36 (2002), p. 1-26.

15. Smaragde de Saint-Mihiel, *Comm. in Reg. S. Benedicti* (PL 102, c. 902), fait dire au novice : *Ecce, Domine, cum anima mea et paupertate mea quidquid mihi donasti, tibi reconsigno et offero, et ibi volo ut sint res meae, ubi fuerit cor meum et anima, sub potestate tamen monasterii et abbatis, quem mihi, Domine, in vice tua timendum praeponis*.

16. Udalric de Cluny, *Consuetudines Cluniacenses* 2, 1 (PL 149, c. 701) : *Ducuntur in ecclesiam, ut ibi sedeant usque dum vestiantur. Ad maiorem missam finita litania ducendus est laicus in chorum, et sella contra altare majus posita sedere iussus, et abscissa coma coronatur, barbaque detonsa tirocinio Christi*

*insignitur. Inde consurgens, magistrum suum, cui novitii sunt commendati, sequitur ad vestiarius praecedentem.*

17. *Vita beati Mauri abbatis* 51 (AASS Jan. t. 2, p. 330) : *Deinde veniens ante sacrosanctum altare, adstante beato Mauro et omni congregatione, Rege quoque ex altera parte cum populi numerositate, quae cum illo venerat, ac cingulum militiae, quo eatenus usus fuerat, deponens, super altare misit. Cui, jubente viro Dei, Rex primus post eum de coma capitis ejus totondit ; deinde quicumque ex optimatibus ejus voluit. Rex vero gaudio lacrymas effundebat, congaudens devotioni animi ejus.*

18. DU CANGE, *Glossarium* s.v. « capillum », t. 2 p. 136 : *statim dominus abbas congregavit omnes fratres intus in ecclesia Sancti Michaelis, et stantes coram altare, receperunt me ad suam orationem, et scripserunt nomen meum et omnium parentum meorum in libro, et sic in eadem hora ego discalceavi pedes meos, et ad sanctam altare ascendi, et per unum crinem de capillis meis obtuli me Domino.*

19. Léon d'Ostie, *Chronica Monasterii Casinensis* 1, 46 (MGH, SS VII, p. 613, repris in SS XXXIV, p. 122) : *Hermefrid quoque civis Asculanus, vir dives, subdiaconus officio, obtulit se ipsum per capillos capitis sui praeposito nostro nomine Wamelfrid, cum omnibus omnino mobilibus et immobilibus suis de partibus illis.*

20. P.-A. SIGAL, *L'homme et le miracle dans la France médiévale*, Paris, 1985, p. 107-110. Les sainteurs restent distincts des « donnés », qui portent parfois la tonsure : v. Ch. de MIRAMON, *Les « donnés » au Moyen Âge. Une forme de vie religieuse laïque v. 1180-v. 1500*, Paris, 1999, p. 54-58 (examen de l'évolution de la *commendatio* à un saint). La variété des formes médiévales de dédition personnelle et les différences, parfois subtiles, de statut qu'elles impliquent, masque d'indéniables convergences rituelles.

21. *Miracula Sanctae Rictrudis* 1, 9 (AASS, Mai, t. 3, p. 100) : *Accepti quoque beneficii non ingratus, Domini et Beatae Rictrudis vivens in corpore cultorem se devotum exhibuit. In signum quoque devotionis, tonso capite suo, se servum Beatae Rictrudis per duos denarios, annuatim solvendo constituit et sic laetus ad propria reversus est. Hujus miraculi testis est Simon, quondam capellanus Beati Bernardi abbatis Claraevallis, qui adhuc superest, qui huic rei interfuisse, et capillos se vidisse attonsos praedicat et testatur.*

22. *Miracula Sanctae Cunegundis Imperatricis* 5 (AASS, Mars, t. 1, p. 277 ; cf. MGH, SS IV, p. 825) : *Alia quoque puella de eodem burgo habens aridam manum, ad sepulchrum Sanctae Cunegundis orationibus et vigiliis insistens, nervorum articulorumque flexibilitate divinitus indulta ; ut a pluribus curatis didicerat, tonsam caesariem in testimonium sanationis legavit ; cf. Théobald, *Vita S. Gummari confessoris* 2, 22 (AASS, Oct., t. 5, p. 688-689).*

23. « Concile » de Laodicée, c. 44 (MANSI, *Concilia*, t. 2, c. 581) : *Non oportet mulieres ingredi ad altare.* Ses dispositions sur ce point sont réaffirmées par plusieurs capitulaires carolingiens (J. CHELINI, *L'aube du Moyen Âge. Naissance de la chrétienté occidentale*, Paris, 1991, p. 214), mais ne sont pas reprises dans le *Corpus Iuris Canonici*.

24. DU CANGE, s.v. « capilli », t. 2, p. 137 : *inde etiam sunt testimonia capilli capitis mei, quos pono super altare, et culter unus*, geste qu'il est envisageable de comparer à celui du roi Théodebert dans la *Vita* de saint Maur citée *supra*.

25. J. LE GOFF, « Le rituel symbolique de la vassalité », *Settimane de Spolète* 23, 1976, p. 679-788, repris dans *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, 1977, p. 397.

26. On consultera sur cette question l'ouvrage tout récent de D. IOGNA-PRAT, *La Maison-Dieu*, Paris, 2006. L'auteur reconnaît dans l'autel, entre autres, un « lieu de pratiques sociales », parmi lesquelles on peut citer certaines formes d'affranchissement. Un capitulaire daté des années 801-813 (MGH, *Leges* II, 3, 1, p. 277) évoque cette possibilité *per cartam in ecclesia juxta altare*.

27. Sicard de Crémone, *Mitrale*, I, 3 (PL 213, c. 18), n'est pas le seul à assimiler l'autel au Christ. Un passage de la *Légende Dorée* (164) décrit sainte Elisabeth de Hongrie regardant fixement l'autel durant le carême « comme si elle y admirait Dieu dans sa présence », comparaison on ne peut plus significative.



---

## INDEX

**Mots-clés** : autel, chevelure, consécration, relique

## AUTEUR

**DAVID LAVERGNE**

Conservateur du patrimoine, Service Régional de l'Archéologie d'Aix-en-provence -  
david.lavergne@culture.gouv.fr